

clatantes, qu'à décourager les vertus obscures. J'estime Aristide et je le condamne, non que je le croie coupable, mais parce qu'à force de m'humilier, vous m'avez forcé d'être injuste.

Il fut ensuite question de Timon qu'on surnomma le Misanthrope, et dont l'histoire tient en quelque façon à celle des mœurs. Personne de la compagnie ne l'avoit connu; tous en avoient ouï parler diversement à leurs pères. Les uns en faisoient un portrait avantageux, les autres le peignoient de noires couleurs<sup>1</sup>. Au milieu de ces contradictions, on présenta une formule d'accusation semblable à celles qu'on porte aux tribunaux d'Athènes, et conçue en ces termes: „Stratonicus accuse Timon d'avoir haï tous les hommes; pour peine, la haï, ne de tous les hommes.” On admit la cause, et Philotas fut constitué défenseur de Timon, Je vais donner l'extrait des moyens employés de part et d'autre.

Je défère à votre tribunal, dit Stratonicus, un caractère féroce et perfide. Quelques amis de Timon ayant, à ce qu'on prétend, payé ses bienfaits d'ingratitude<sup>2</sup>, tout le genre humain devint l'objet de sa vengeance<sup>3</sup>. Il l'exerçoit sans cesse contre les opérations du gouver-

<sup>1</sup> Tanaquil. Faber. in Lucian. Timon. p. 89. Mém. de l'Acad. des bell. lett. t. 14, p. 74.

<sup>2</sup> Lucian. in Tim. t. 1, p. 8, p. 114.

<sup>3</sup> Cicer. tuscul. 1. 4, c. 11, t. 2, p. 338. Id. de amic. c. 23, t. 3, p. 349. Plin. 1. 7, c. 19, t. 1, p. 385.

nement, contre les actions des particuliers. Comme si toutes les vertus devoient expirer avec lui, il ne vit plus sur la terre que des impostures et des crimes; et dès ce moment, il fut révolté de la politesse des Athéniens, et plus flatté de leurs mépris que de leur estime. Aristophane qui le connoissoit, nous le représente comme entouré d'une enceinte d'épines qui ne permettoit pas de l'approcher; il ajoute, qu'il fut détesté de tout le monde, et qu'on le regardoit comme le rejeton des Furies<sup>1</sup>.

Ce n'étoit pas assez encore; il a trahi sa patrie: j'en fournis la preuve. Alcibiade venoit de faire approuver par l'assemblée générale des projets nuisibles à l'état: „Courage, mon fils, lui dit Timon. Je te félicite de tes succès;” continue, et tu perdras la république<sup>2</sup>. Quelle horreur! et qui oseroit prendre la défense d'un tel homme?

Le sort m'a chargé de ce soin, répondit Philotas, et je vais m'en acquitter. Remarquons d'abord l'effet que produisirent les paroles de Timon sur le grand nombre d'Athéniens qui accompagnoient Alcibiade. Quelques-uns, à la vérité, l'accablèrent d'injures; mais d'autres prirent le parti d'en rire; et les plus éclairés en furent frappés comme d'un trait de lumière<sup>3</sup>. Ainsi Timon prévint le danger, en avertit,

<sup>1</sup> Aristoph. in Lysistr. p. 199; in Anton. p. 948. v. 810; in av. v. 1548.

<sup>2</sup> Plut. in Alcib. t. 1, p. 199.

<sup>3</sup> Plut. in Alcib. t. 1, p. 199.

et ne fut point écouté. Pour le noircir encore plus, vous avez cité Aristophane, sans vous apercevoir que son témoignage suffit pour justifier l'accusé. „C'est ce Timon, dit le poète, „c'est cet homme exécrable et issu des Furies, qui vomit sans cesse des imprécations „contre les scélérats <sup>1</sup>.” Vous l'entendez, Stratonicus; Timon ne fut coupable que pour s'être déchaîné contre des hommes pervers.

Il parut dans un temps où les mœurs anciennes luttoient encore contre des passions liguées pour les détruire. C'est un moment redoutable pour un état. C'est alors que dans les caractères foibles, et jaloux de leur repos, les vertus sont indulgentes et se prêtent aux circonstances: que dans les caractères vigoureux, elles redoublent de sévérité, et se rendent quelquefois odieuses par une inflexible roideur. Timon joignoit à beaucoup d'esprit et de probité, les lumières de la philosophie <sup>2</sup>: mais aigri, peut-être par le malheur, peut-être par les progrès rapides de la corruption, il mit tant d'apreté dans ses discours et dans ses formes, qu'il aliéna tous les esprits. Il combattoit pour la même cause que Socrate, qui vivoit de son temps, que Diogène avec qui on lui trouve bien des rapports <sup>3</sup>. Leur destinée a dépendu de leurs différens genres d'attaque. Diogène combat les

<sup>1</sup> Aristoph. in Lysistr. v. 816.

<sup>2</sup> Plin. l. 7, c. 19, t. 1, p. 385. Suid. in Tim. Schol.

Aristoph. in Lysistr. v. 816.

<sup>3</sup> Plin. l. 7, c. 16, t. 1, p. 385.

vices avec le ridicule, et nous rions avec lui; Socrate les poursuit avec les armes de la raison, et il lui en coûta la vie; Timon avec celles de l'humeur; il cessa d'être dangereux, et fut traité de Misanthrope, expression nouvelle alors, qui acheva de le décréditer auprès de la multitude, et le perdra peut-être auprès de la postérité <sup>1</sup>.

Je ne puis croire que Timon ait enveloppé tout le genre humain dans sa censure. Il aimoit les femmes <sup>2</sup>. Non, reprit Stratonicus aussitôt; il ne connut pas l'amour, puisqu'il ne connut pas l'amitié. Rapelez-vous ce qu'il dit à cet Athénien qu'il sembloit chérir, et qui, dans un repas, tête à tête avec lui, s'étant écrié: O Timon, l'agréable souper! n'en reçut que cette réponse outrageante: Oui, si vous n'en étiez pas <sup>3</sup>.

Ce ne fut peu-têtre, dit Philotas, qu'une plaisanterie amenée par la circonstance. Ne jugez pas Timon d'après de foibles rumeurs accréditées par ses ennemis; mais d'après ces effusions de cœur que lui arrachoit l'indignation de sa vertu, et dont l'originalité ne peut jamais déplaire aux gens de goût. Car de la part d'un homme qu'entraîne trop loin l'amour du bien public, les saillies de l'humeur sont piquantes, parce qu'elles dévoilent le caractère

<sup>1</sup> Anthol. l. 3, p. 218.

<sup>2</sup> Aristoph. in Lysistr. v. 820.

<sup>3</sup> Plut. in Anton. t. 1, p. 948.

en entier. Il monta un jour à la tribune. Le peuple surpris de cette soudaine apparition, fit un grand silence : „ Athéniens, dit-il, j'ai un petit terrain ; je vais y bâtir : il s'y trouve un figuier ; je dois l'arracher. Plusieurs citoyens s'y sont pendus ; si la même envie prend à quelqu'un de vous, je l'avertis qu'il n'a pas un moment à perdre <sup>1</sup>.”

Stratonicus, qui ne savoit pas cette anecdote, en fut si content, qu'il se désista de son accusation. Cependant on recueillit les avis, et l'on décida que par l'amertume de son zèle, Timon perdit l'occasion de contribuer au salut de la morale : que néanmoins une vertu intraitable est moins dangereuse qu'une lâche complaisance, et que si la plupart des Athéniens avoient eu pour les scélérats la même horreur que Timon, la république subsisteroit encore dans son ancienne splendeur.

Après ce jugement, on parut étonné de ce que les Grecs n'avoient point élevé de temples à l'amitié : Je le suis bien plus, dit Lysis, de ce qu'ils n'en ont jamais consacré à l'amour ; quoi, point de fêtes ni de sacrifices pour le plus ancien et le plus beau des dieux <sup>2</sup> ! Alors s'ouvrit une carrière immense que l'on parcourut plusieurs fois. On rapportoit sur la nature

<sup>1</sup> Plut. in Anton. t. I, p. 948.

<sup>2</sup> Hesiod. theogon. v. 177, 178, etc.

120. Aristoph. in av. v. 701. Plat. in conv. t. 3, p.

de l'amour les traditions anciennes, les opinions des modernes. On n'en reconnoissoit qu'un ; on en distinguoit plusieurs <sup>1</sup> ; on n'en admettoit que deux, l'un céleste et pur, l'autre terrestre et grossier <sup>2</sup>. On donnoit ce nom au principe qui ordonna les parties de la matière agitées dans le chaos <sup>3</sup>, à l'harmonie qui règne dans l'univers, aux sentimens qui rapprochent les hommes <sup>4</sup>. Fatigué de tant de savoir et d'obscurités, je priai les combattans de réduire cette longue dispute à un point unique. Regardez-vous, leur dis-je, l'amour comme un dieu ? Non, répondit Stratonicus ; c'est un pauvre qui demande l'aumône <sup>5</sup>. Il commençoit à développer sa pensée, lorsqu'un effroi mortel s'empara de lui. Le vent souffloit avec violence ; notre pilote épuisoit vainement les ressources de son art. Lysis, que Stratonicus n'avoit cessé d'importuner de questions, saisit ce moment pour lui demander quels étoient les bâtimens où l'on court le moins de risques ; si c'étoient les ronds ou les longs. Ceux qui sont à terre ; répondit-il <sup>6</sup>. Ses vœux furent bientôt comblés ; un coup de vent nous porta

<sup>1</sup> Cicér. de nat. deor. l. 3, c. 23, t. 2, p. 506.

<sup>2</sup> Plat. in conv. t. 3, p. 180.

<sup>3</sup> Cudw. system. intellect. t. I, p. 160. Moshem.

not. X, p. 161. Bruck. t. I, p. 416.

<sup>4</sup> Plat. ibid. p. 179, 186, etc.

<sup>5</sup> Plat. ibid. p. 200 et 203. Mém. de l'Acad. des bell. lett. t. 6, p. 280.

<sup>6</sup> Athen. l. 8, c. 10, p. 350.

dans le port de Cos. Nous sautâmes sur le rivage, et l'on mit le navire à sec.

### L'ILE DE COS.

Cette île est petite, mais très agréable. A l'exception de quelques montagnes qui la garantissent des vents impétueux du midi, le pays est uni et d'une grande fécondité<sup>1</sup>. Un tremblement de terre ayant détruit une partie de l'ancienne ville<sup>2</sup>, et les habitans se trouvant ensuite déchirés par des factions, la plupart vinrent, il y a quelques années, s'établir au pied d'un promontoire, à 40 stades\* du continent de l'Asie. Rien de si riche en tableaux que cette position; rien de si magnifique que le port, les murailles, l'intérieur de la nouvelle ville<sup>3</sup>. Le célèbre temple d'Esculape, situé dans le faubourg, est couvert d'offrandes, tribut de la reconnaissance des malades; et d'inscriptions qui indiquent, et les maux dont ils étoient affligés, et les remèdes qui les en ont délivrés<sup>4</sup>.

Un plus noble objet fixoit notre attention. C'est dans cette île que naquit Hippocrate, la première année de la 80 olympiade<sup>5</sup> \*.

<sup>1</sup> Strab. l. 14, p. 657.

<sup>2</sup> Thucyd. l. 8, c. 41.  
Strab. ibid.

\* Environ une lieue et demie.

<sup>3</sup> Dion. Sic. l. 15, p. 386.

<sup>4</sup> Strab. l. 8, p. 374;  
l. 14, p. 657.

<sup>5</sup> Soran. vit. Hippocr.  
Frér. déf. de la chronol. p.

121. Corsin. fast. Attic. t. 3, p. 199.

\*\* L'an 460 avant J. C.

Il étoit de la famille des Asclépiades<sup>1</sup> qui, depuis plusieurs siècles, conserve la doctrine d'Esculape, auquel elle rapporte son origine<sup>2</sup>. Elle a formé trois écoles, établies, l'une à Rhodes, la seconde à Cnide, et la troisième à Cos<sup>3</sup>. Il reçut de son père Héraclide les élémens des sciences; et convaincu bientôt que, pour connoître l'essence de chaque corps en particulier, il faudroit remonter aux principes constitutifs de l'univers<sup>4</sup>, il s'appliqua tellement à la physique générale, qu'il tient un rang honorable parmi ceux qui s'y sont le plus distingués<sup>5</sup>.

Les intérêts de la médecine se trouvoient alors entre les mains de deux classes d'hommes qui travailloient, à l'insu l'une de l'autre, à lui ménager un triomphe éclatant. D'un côté, les philosophes ne pouvoient s'occuper du système général de la nature, sans laisser tomber quelques regards sur le corps humain, sans assigner à certaines causes, les vicissitudes qu'il éprouve souvent; d'un autre côté, les descendants d'Esculape traitoient les maladies, suivant des règles confirmées par de nombreuses guérisons, et leurs trois écoles se félicitoient à l'envi de plusieurs excellentes découvertes<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> Plat. in Phædr. t. 3, p. 270.

<sup>2</sup> Soran. ibid. Fabric. bibl. Græc. t. 1, p. 841.

<sup>3</sup> Galen. method. med. l. 1, t. 4, p. 35, lin. 17.

<sup>4</sup> Plat. ibid. Theophr.

de caus. plant. l. 3, c. 2, p. 266. Galen. ibid. p. 36, lin. 28.

<sup>5</sup> Aristot. meteor. l. 1, c. 6, t. 1, p. 545.

<sup>6</sup> Galen. method. med. l. 1, t. 4, p. 86, lin. 16.

Les philosophes discouroient, les Asclépiades agissoient. Hippocrate, enrichi des connoissances des uns et des autres, conçut une de ces grandes et importantes idées qui servent d'époque à l'histoire du génie; ce fut d'éclairer l'expérience par le raisonnement, et de rectifier la théorie par la pratique<sup>1</sup>. Dans cette théorie néanmoins, il n'admit que les principes relatifs aux divers phénomènes que présente le corps humain, considéré dans les rapports de maladie et de santé<sup>2</sup>.

A la faveur de cette méthode, l'art élevé à la dignité de la science, marcha d'un pas plus ferme dans la route qui venoit de s'ouvrir<sup>3</sup>; et Hippocrate acheva paisiblement une révolution qui a changé la face de la médecine. Je ne m'étendrai ni sur les heureux essais de ses nouveaux remèdes<sup>4</sup>, ni sur les prodiges qu'ils opérèrent dans tous les lieux honorés de sa présence, et sur-tout en Thessalie, où, après un long séjour, il mourut peu de temps avant mon arrivée dans la Grèce. Mais je dirai que ni l'amour du gain, ni le désir de la célébrité ne l'avoient conduit en des climats éloignés. D'après tout ce qu'on m'a rapporté de lui, je

<sup>1</sup> Cels. de re, med. in præfat. Dacier, préf. de la trad. des œuvres d'Hippocr. Le Clerc, hist. de la medec. liv. 3, chap. 1.

<sup>2</sup> Hippocr. de princ. t.

<sup>1</sup>, p. 112.

<sup>3</sup> Galen. method. med.

l. 2, t. 4, p. 53, lin. 27;

l. 9, p. 134, lin. 23.

<sup>4</sup> Id. ibid. l. 5, p. 84, lin. 30 et alibi.

n'ai aperçu dans son ame, qu'un sentiment, l'amour du bien; et dans le cours de sa longue vie, qu'un seul fait, le soulagement des malades.

Il a laissé plusieurs ouvrages. Les uns ne sont que les journaux des maladies qu'il avoit suivies; les autres contiennent les résultats de son expérience et de celle des siècles antérieurs; d'autres enfin traitent des devoirs du médecin, et de plusieurs parties de la médecine ou de la physique; tous doivent être médités avec attention, parce que l'auteur se contente souvent d'y jeter les semences de sa doctrine<sup>2</sup>, et que son style est toujours concis: mais il dit beaucoup de choses en peu de mots, ne s'écarte jamais de son but, et pendant qu'il y court, il laisse sur sa route des traces de lumière plus ou moins aperçues; suivant que le lecteur est plus ou moins éclairé<sup>3</sup>. C'étoit la méthode des anciens philosophes, plus jaloux d'indiquer des idées neuves, que de s'appesantir sur des idées communes.

Ce grand homme s'est peint dans ses écrits. Rien de si touchant que cette candeur avec laquelle il rend compte de ses malheurs et de ses fautes. Ici, vous lirez les listes des malades qu'il avoit traités pendant une épidémie, et

<sup>1</sup> Galen. de decret. l. 9, t. 1, p. 334, lin. 25.

<sup>2</sup> Id. method. med. l. 7, t. 4, p. 106, lin. 52.

<sup>3</sup> Id. de vict. rat. comm.

l. 1, t. 5, p. 51, lin. 29. Id. de elem. l. 2, t. 1, p. 58, lin. 25.

dont la plupart étoient morts entre ses bras <sup>1</sup>. Là, vous le verrez auprès d'un Thessalien blessé d'un coup de pierre à la tête. Il ne s'aperçut pas d'abord qu'il falloit recourir à la voie du trépan. Des signes funestes l'avertirent enfin de sa méprise. L'opération fut faite le quinzième jour, et le malade mourut le lendemain <sup>2</sup>. C'est de lui-même que nous tenons ces aveux : c'est lui qui, supérieur à toute espèce d'amour-propre, voulut que ses erreurs mêmes fussent des leçons.

Peu content d'avoir consacré ses jours au soulagement des malheureux, et déposé dans ses écrits les principes d'une science dont il fut le créateur, il laissa, pour l'institution du médecin, des règles dont je vais donner une légère idée.

La vie est si courte, et l'art que nous exerçons exige une si longue étude, qu'il faut, dès sa plus tendre jeunesse, en commencer l'apprentissage <sup>3</sup>. Voulez-vous former un élève ? assurez-vous lentement de sa vocation. A-t-il reçu de la nature un discernement exquis, un jugement sain, un caractère mêlé de douceur et de fermeté, le goût du travail, et du penchant pour les choses honnêtes <sup>4</sup> ? concevez

<sup>1</sup> Hippocr. epid. l. I, 2, 3, etc.

<sup>2</sup> Id. epid. l. 5, §. 14, t. I, p. 778.

<sup>3</sup> Id. in leg. §. 2, t. I, p. 41. Id. in aphor. §. 2, p. 68.

<sup>4</sup> Id. in leg. §. 2. Id. de decent. t. I, §. 2, p. 35 ; §. 5, p. 55 ; §. 7, p. 56 ; §. 11, p. 59. Le Clerc, hist. de la médecine, liv. 3, chap. 29.

des espérances. Souffre-t-il des souffrances des autres ? son ame compatissante aime-t-elle à s'attendrir sur les maux de l'humanité ? concluez-en qu'il se passionnera pour un art qui apprend à secourir l'humanité <sup>1</sup>.

Accoutumez de bonne heure ses mains aux opérations de la chirurgie \*, excepté à celle de la taille, qu'on doit abandonner aux artistes de profession <sup>2</sup>. Faites-lui parcourir successivement le cercle des sciences ; que la physique lui prouve l'influence du climat sur le corps humain ; et lorsque, pour augmenter ses connoissances, il jugera à propos de voyager en différentes villes <sup>3</sup>, conseillez-lui d'observer scrupuleusement la situation des lieux, les variations de l'air, les eaux qu'on y boit, les alimens dont on s'y nourrit ; en un mot, toutes les causes qui portent le trouble dans l'économie animale <sup>4</sup>.

Vous lui montrerez, en attendant, à quels signes avant-coureurs on reconnoît les maladies, par quel régime on peut les éviter, par quels remèdes on doit les guérir.

Quand il sera instruit de vos dogmes, clairement exposés dans des conférences réglées, et réduits, par vos soins, en maximes courtes et propres à se graver dans la mémoi-

<sup>1</sup> Hippocr. in præcept. I, p. 43. §. 5, t. I, p. 63.

\* Elles faisoient alors partie de la médecine.

<sup>2</sup> Id. in jusjur. §. 2, t.

<sup>3</sup> Id. in leg. §. 3, t. I,

p. 42.

<sup>4</sup> Id. de aer. aq. et loc. t. I, p. 327.

re <sup>1</sup>, il faudra l'avertir, que l'expérience toute seule est moins dangereuse que la théorie dénuée d'expérience <sup>2</sup>; qu'il est temps d'appliquer les principes généraux aux cas particuliers, qui, variant sans cesse, ont souvent égaré les médecins par des ressemblances trompeuses <sup>3</sup>; que ce n'est, ni dans la poussière de l'école, ni dans les ouvrages des philosophes et des praticiens <sup>4</sup>, qu'on apprend l'art d'interroger la nature, et l'art plus difficile d'attendre sa réponse. Il ne la connoît pas encore cette nature, il l'a considérée jusqu'ici dans sa vigueur, et parvenant à ses fins sans obstacle <sup>5</sup>. Vous le conduirez dans ces séjours de douleur, où déjà couverte des ombres de la mort, exposée aux attaques violentes de l'ennemi, tombant, se relevant pour tomber encore, elle montre à l'œil attentif ses besoins et ses ressources. Témoin et effrayé de ce combat, le disciple vous verra épier et saisir le moment qui peut fixer la victoire, et décider de la vie du malade. Si vous quittez pour quelques instans le champ de bataille, vous lui ordonnerez d'y rester, de tout observer, et de vous rendre compte ensuite, et des

<sup>1</sup> Hippocr. in jusjur. §. I, t. I, p. 43. Dacier, trad. des œuvres d'Hippocr. t. I, p. 150.

<sup>2</sup> Id. in præcept. §. I et 2, t. I, p. 60. Aristot. metaph. t. 2, p. 839.

<sup>3</sup> Hippocr. epid. lib. 6,

§. 3, t. I, p. 805; §. 8, p. 822.

<sup>4</sup> Id. de princip. t. I, §. I, p. 112. Id. de diæt. §. I, t. I, p. 179.

<sup>5</sup> Id. epid. l. 6, §. 5, t. I, p. 809.

changemens arrivés pendant votre absence, et de la manière dont il a cru devoir y remédier <sup>1</sup>.

C'est en l'obligeant d'assister fréquemment à ces spectacles terribles et instructifs, que vous l'initierez, autant qu'il est possible, dans les secrets intimes de la nature et de l'art. Mais ce n'est pas assez encore. Quand, pour un léger salaire, vous l'adoptâtes pour disciple, il jura de conserver dans ses mœurs et dans ses fonctions une pureté inaltérable <sup>2</sup>. Qu'il ne se contente pas d'en avoir fait le serment. Sans les vertus de son état, il n'en remplira jamais les devoirs. Quelles sont ces vertus? Je n'en excepte presque aucune, puisque son ministère a cela d'honorable, qu'il exige presque toutes les qualités de l'esprit et du cœur <sup>3</sup>; et en effet, si l'on n'étoit assuré de sa discrétion et de sa sagesse, quel chef de famille ne craindroit pas, en l'appelant, d'introduire un espion ou un intrigant dans sa maison, un corrupteur auprès de sa femme ou de ses filles <sup>4</sup>? Comment compter sur son humanité, s'il n'aborde ses malades qu'avec une gaieté révoltante, ou qu'avec une humeur brusque et chagriné <sup>5</sup>; sur sa fermeté, si par une servile adulation il ménage leur degout et cède à leurs caprices <sup>6</sup>; sur sa prudence, si, toujours occupé de sa pa-

<sup>1</sup> Hippocr. de decent. §. 12, t. I, p. 59.

<sup>2</sup> Id. in jusjur. §. 2, t. I, p. 43.

<sup>3</sup> Id. de decent. §. 5, t. I, p. 55.

<sup>4</sup> Id. in jusjur. §. 2, t. I, p. 43. Id. de med. §. I, p. 45.

<sup>5</sup> Id. de med. ibid. §. I, p. 43.

<sup>6</sup> Id. de decent. §. 10 et II, t. I, p. 58.

rire, toujours couvert d'essences et d'habits magnifiques, on le voit errer de ville en ville, pour y prononcer en l'honneur de son art, des discours étayés du témoignage des poètes<sup>1</sup>; sur ses lumières, si, outre cette justice générale que l'honnête homme observe à l'égard de tout le monde<sup>2</sup>, il ne possède pas celle que le sage exerce sur lui-même, et qui lui apprend qu'au milieu du plus grand savoir, se trouve encore plus de disette que d'abondance<sup>3</sup>; sur ses intentions, s'il est dominé par un fol orgueil, et par cette basse envie qui ne fut jamais le partage de l'homme supérieur<sup>4</sup>; si, sacrifiant toutes les considérations à sa fortune, il ne se dévoue qu'au service des gens riches<sup>5</sup>; si, autorisé par l'usage à régler ses honoraires dès le commencement de la maladie, il s'obstine à terminer le marché, quoique le malade empire d'un moment à l'autre<sup>6</sup>?

Ces vices et ces défauts caractérisent surtout ces hommes ignorans et présomptueux dont la Grèce est remplie, et qui dégradent le plus noble des arts, en trafiquant de la vie et de la mort des hommes; imposteurs d'autant plus dangereux, que les lois ne sauroient

<sup>1</sup> Hippocr. *ibid.* §. 2, p.

52 et 53. *Id.* in præcept. §.

9, p. 66. *Id.* de med. §. 1,

p. 45.

<sup>2</sup> *Id.* de med. §. 1, t. 1,

p. 45.

<sup>3</sup> *Id.* in præcept. §. 7,

t. 1, p. 65.

<sup>4</sup> *Id.* *ibid.* p. 64.

<sup>5</sup> *Id.* *ibid.* §. 5 et 6, p.

63.

<sup>6</sup> *Id.* *ibid.* §. 2, p. 62.

les atteindre, et que l'ignominie ne peut les humilier<sup>1</sup>.

Quel est donc le médecin qui honore sa profession? celui qui a mérité l'estime publique par un savoir profond, une longue expérience, une exacte probité, et une vie sans reproche<sup>2</sup>; celui, aux yeux duquel tous les malheureux étant égaux, comme tous les hommes le sont aux yeux de la divinité, accourt avec empressement à leur voix, sans acception de personnes<sup>3</sup>, leur parle avec douceur, les écoute avec attention, supporte leurs impatiences, et leur inspire cette confiance, qui suffit quelquefois pour les rendre à la vie<sup>4</sup>; qui, pénétré de leurs maux, en étudie avec opiniâtreté la cause et les progrès, n'est jamais troublé par des accidens imprévus<sup>5</sup>, se fait un devoir d'appeler au besoin quelques-uns de ses confrères, pour s'éclairer de leurs conseils<sup>6</sup>; celui enfin qui, après avoir lutté de toutes ses forces contre la maladie, est heureux et modeste dans le succès, et peut du moins se féliciter dans les revers, d'avoir suspendu des douleurs, et donné des consolations.

Tel est le médecin philosophe qu'Hippocra-

<sup>1</sup> Hippocr. in leg. §. 1,

§. 5, p. 63.

t. 1, p. 40.

<sup>4</sup> *Id.* *ibid.* §. 4, p. 62.

<sup>2</sup> *Id.* de med. §. 1, p.

<sup>5</sup> *Id.* de decent. §. 9,

44. *Id.* de decent. §. 2, p.

p. 57.

<sup>3</sup> §. 4, p. 54. *Id.* in præ-

cept. §. 1, p. 60.

<sup>6</sup> *Id.* in præcept. §. 6

et 7, p. 63 et 64.

<sup>3</sup> Hippocr. in præcept.



te comparoit à un dieu <sup>1</sup>, sans s'apercevoir qu'il le retraçoit en lui-même. Des gens, qui, par l'excellence de leur mérite, étoient faits pour reconnoître la supériorité du sien, m'ont souvent assuré que les médecins le regarderont toujours comme le premier et le plus habile de leurs législateurs, et que sa doctrine adoptée de toutes les nations, opérera encore des milliers de guérisons après des milliers d'années <sup>2</sup>. Si la prédiction s'accomplit, les plus vastes empires ne pourront pas disputer à la petite île de Cos, la gloire d'avoir produit l'homme le plus utile à l'humanité; et aux yeux des sages, les noms des plus grands conquérans s'abaisseront devant celui d'Hippocrate.

Après avoir visité quelques-unes des îles qui sont aux environs de Cos, nous partîmes pour Samos.

<sup>1</sup> Hippocr. de decent. §. 26, p. 391; l. 29, p. 493. Galen. passim. Hippocr. 5, t. 1, p. 55.

<sup>2</sup> Cels. in præfat. Plin. l. 7, c. 37, t. 1, p. 395. Linden. t. 2, p. 958, etc. Id. l. 18, t. 2, p. 108; lib.

## CHAPITRE LXXIV.

*Description de Samos. Polycrate.*

LORSQU'ON entre dans la rade de Samos, on voit à droite le promontoire de Neptune, surmonté d'un temple consacré à ce dieu; à gauche, le temple de Junon, et plusieurs beaux édifices parsemés à travers les arbres dont les bords de l'Imbrasmus sont ombragés; en face, la ville située en partie le long du rivage de la mer, en partie sur le penchant d'une montagne qui s'élève du côté du nord <sup>1</sup>.

L'île a 609 stades de circonférence \*. A l'exception du vin, les productions de la terre sont aussi excellentes <sup>2</sup> que les perdrix et les différentes espèces de gibier, qui s'y trouvent en grande quantité <sup>3</sup>. Les montagnes couvertes d'arbres, et d'une éternelle verdure, font jaillir de leurs pieds des sources qui fertilisent les campagnes voisines.

La ville se distingue parmi toutes celles que possèdent les Grecs et les barbares sur le continent voisin <sup>4</sup>. On s'empressa de nous en montrer les singularités. L'aqueduc, le môle et le

<sup>1</sup> Strab. l. 14, p. 637.

\* 22 lieues, 1700 toises. Voyez la note à la fin du volume.

<sup>2</sup> Id. ibid.

<sup>3</sup> Tournef. voyag. t. 1, p. 412.

<sup>4</sup> Plin. l. 5, t. 1, p. 287. Tournef. voyag. t. 1, p. 414.